

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 29 (1979)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Bibliographie

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 24.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BIBLIOGRAPHIE

THOMAS L. THOMPSON, *The Historicity of the Patriarchal Narratives. The Quest for the Historical Abraham* (Beihefte zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft, 133), Berlin et New York, Walter de Gruyter, 1974, 392 p.

Sciences  
bibliques

On sait que le problème de l'historicité des récits patriarcaux a été abordé de manières très diverses au cours des cent dernières années. J. Wellhausen (1878), constatant que les récits J et E du Pentateuque n'avaient été rédigés qu'aux IX<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles av. J.-C., avait conclu que ces récits ne pouvaient fournir aucun renseignement historique sur les époques antérieures à celle de leur composition. H. Gunkel (1901, 1910) devait corriger cette perspective exclusivement littéraire en établissant que J et E n'étaient pas des auteurs au sens moderne du terme, mais qu'ils avaient tiré leurs récits d'un fonds narratif oral plus ancien, et il proposa de voir dans les patriarches des héros de contes folkloriques. A. Alt (1929) et M. Noth (1948) montrèrent pour leur part que la tradition orale qui avait donné naissance aux récits de la Genèse était issue non d'un folklore local, mais du patrimoine narratif de clans vivant encore à l'état nomade et que ces récits témoignaient par conséquent d'une tradition remontant à des groupes préisraélites ou proto-israélites. A partir des années 30, W.F. Albright et ses élèves (E.A. Speiser, G.E. Wright, J. Bright et al.) entreprirent de confronter les récits de la Genèse avec les données (onomastiques, culturelles, historiques) fournies par les découvertes archéologiques. Cette démarche les amena à revendiquer pour les récits patriarcaux non seulement une origine très ancienne (début du 2<sup>e</sup> millénaire), mais aussi un degré élevé de vérité historique. — C'est ce dossier des « preuves archéologiques », avant tout, que Thompson se propose de soumettre dans son livre à un nouvel examen. Dans une série d'enquêtes minutieuses — et parfois touffues au point de faire disparaître la forêt derrière les arbres — Thompson reprend chacun des secteurs où l'école américaine avait cru trouver des appuis à l'ancienneté et à l'historicité de la tradition patriarcale. Sa contre-expertise aboutit à un bilan totalement négatif. Les noms des patriarches, que l'on avait tenus pour représentatifs de l'onomastique « amorite » du début du 2<sup>e</sup> millénaire, se révèlent en fait tout aussi répandus dans les textes de la fin du 2<sup>e</sup> millénaire (Ugarit, etc.) et de la première moitié du 1<sup>er</sup> millénaire (Phénicie, Syrie, Assyrie). La « migration amorite », ce mouvement d'éléments nomades que l'on voyait se répandre à partir du désert syrien vers toutes les parties du Croissant Fertile et dans le contexte duquel des auteurs comme Albright et R. de Vaux proposaient de situer la migration d'Abraham, est pour Thompson une pure construction des savants. Enfin, les coutumes et pratiques juridiques attestées par les contrats de Nuzi (XV<sup>e</sup> siècle) et qui avaient paru éclairer certains détails des récits patriarcaux (l'épouse qualifiée de « sœur », l'adoption de serviteurs, l'obtention d'enfants par l'intermédiaire d'une servante en cas de stérilité de l'épouse, le statut des concubines, etc.) n'offrent aux yeux de Thompson guère d'analogies précises aux données bibliques. Et même si tel était le cas, le droit de Nuzi ne manque pas de parallèles au premier millénaire. — Thompson tire de ces observations la conclusion que rien ne nous oblige à situer l'origine des récits patriarcaux au 2<sup>e</sup> millénaire. Relevant ensuite que les partenaires des patriarches (Laban l'Araméen, Esaü l'Edomite, Abimélek le Philistin, Ismaël l'Ismaélite, etc.) représentent précisément les peuples soumis par David cf. 2 Sam. 8), il estime avoir fourni la preuve que les récits patriarcaux ont été créés à l'époque davidique et que, par conséquent, les narrations de J et de E ne sauraient en aucune manière remonter à une tradition orale plus ancienne. Thompson en revient donc

purement et simplement à la position de Wellhausen. — Que penser de ce travail? Il appartiendra aux spécialistes des divers domaines abordés (linguistique, archéologie, histoire du droit, etc.) de juger dans quelle mesure la visée polémique de Thompson n'a pas prédéterminé la sévérité de certains de ses jugements. Un exemple: pour démontrer l'absence d'un lien entre la migration d'Abraham et l'expansion « amorite » — lien que je tiens moi aussi pour peu vraisemblable — était-il vraiment nécessaire de nier pratiquement toute possibilité de mouvements de populations dans le Croissant Fertile pendant les trois siècles troublés qui ont marqué le passage de l'Ancien Bronze au Moyen Bronze? Peu de spécialistes seront disposés à suivre Thompson sur ce point. Dans l'ensemble, Thompson pourra certes revendiquer (avec J. van Seters, qui de manière indépendante vient de publier une enquête analogue<sup>1</sup>) le mérite d'avoir porté un coup final au positivisme de l'école américaine. Seulement, ce positivisme avait déjà bien du plomb dans l'aile, et parfois — comme dans leurs chapitres sur Gen 14 — Thompson et van Seters ne font qu'enfoncer des portes ouvertes. La critique majeure que j'adresserai à Thompson vise cependant moins son dossier archéologique que les conclusions qu'il prétend en tirer pour l'origine des récits patriarchaux. Thompson néglige totalement le problème de la *tradition*, et en cela il reste prisonnier du positivisme même qu'il dénonce à si juste titre dans les travaux de l'école d'Albright. D'autre part, il ne semble pas avoir réellement saisi le propos et la méthodologie de l'école allemande (Alt, Noth, von Rad et leurs élèves), il ignore par exemple les travaux fondamentaux de H.W. Wolff (1964), de C. Westermann (1964) et de H. Seebass (1966), et il ne tient aucun compte de tout ce que peut nous apprendre l'étude de la forme narrative, de la thématique, de la mentalité ou du contexte sociologique des récits patriarchaux. En fait, on voit mal comment des traditions d'*ancêtres* auraient pu surgir spontanément dans l'imagination d'auteurs tardifs — surtout lorsque ces mêmes auteurs se voient attribuer l'élaboration des premières grandes *synthèses* historiographiques de la préhistoire d'Israël. Par ailleurs, l'identification des partenaires des patriarches avec les peuplades voisines d'Israël de l'ère davidique résulte manifestement d'une *réactualisation* de la tradition patriarcale — Esaü, par exemple, ne devient l'ancêtre des Edomites qu'à un stade secondaire de la tradition — et cette réactualisation est à elle seule la preuve de l'existence d'une forme prédavidique des récits en question. Dans leur substance originelle, les cycles patriarchaux remontent donc certainement à une origine ancienne, probablement «proto-israélite», mais il est vrai — et sur ce point, on donnera raison à Thompson — que cela ne nous fournit pas encore d'arguments en faveur de l'historicité des faits relatés dans ces cycles et que rien, à plus forte raison, ne nous permet de reconstruire une «histoire des patriarches». A mon sens, les clans patriarchaux et leurs traditions doivent être situés dans ce que Westermann a appelé fort judicieusement un «espace para-historique». — En dépit de ces critiques, l'ouvrage de Thompson restera — et ne serait-ce que par le «dossier» qu'il présente — un instrument précieux aux mains des biblistes.

ALBERT DE PURY

<sup>1</sup>J. van Seters, *Abraham in History and Tradition*, New Haven and London, Yale University Press, 1975.

*A Complete Concordance to Flavius Josephus. Volume II : E-K in Cooperation with Bernhard Justus, George W. E. Nickelsburg, Heinz Schreckenberg, Jürgen Schwark, William L. Weiler, edited by Karl Heinrich Rengstorf, Leiden, E. J. Brill, 1975, 549 p.*

Muni d'une feuille d'addenda et de corrigenda relatifs aux vol. I et II, voici le deuxième volume de la précieuse concordance de Josèphe, dont nous avons présenté le premier volume ici-même (*RThPh*, 3<sup>e</sup> série, 25 (1975) 303-304). Les deux derniers volumes devraient suivre dans un délai rapproché. Le lecteur retrouve, dans ce second tome, les qualités de précision et de présentation du premier. Grâce à cet instrument de travail, il peut en particulier comparer le vocabulaire de la LXX et celui de Josèphe. A titre d'exemple, signalons que Josèphe utilise le plus souvent ἔξαιρέω à l'actif au sens d'enlever, d'éloigner, alors que la LXX emploie, le plus fréquemment, ce verbe au moyen, au sens de arracher, de délivrer, dans un contexte sotériologique. Pour un compte rendu plus érudit de cet ouvrage, cf. *JBL* 96 (1976) 132 et 134 (L. H. Feldman).

FRANÇOIS BOVON

MARTIN HENGEL, *Der Sohn Gottes*, Tübingen, J.C.B. Mohr, 1975, 144 p.

A l'occasion de cette étude christologique, M. Hengel se donne pour tâche de réconcilier approche historique et approche théologique qui, pour lui, ne doivent pas s'exclure, mais sont toujours conjointement nécessaires. — Sa question de départ est la suivante: le titre de «Fils de Dieu» appliqué à Jésus, les notions de sa préexistence, de son envoi dans le monde et de son rôle de médiateur sont-ils, comme on l'a pensé, des créations de Paul influencé par les religions hellénistiques? L'auteur affirme que non, et qu'il s'agit là, au contraire, d'une réflexion effectuée très tôt dans l'Eglise ancienne, déjà formulée vers l'année 40, et dont l'apôtre est l'héritier. — Ce faisant, il s'oppose à des auteurs comme H.J. Schoeps pour qui ces conceptions sont l'œuvre de Paul influencé par le syncrétisme religieux d'Asie Mineure, ou R. Bultmann qui y voit une contamination du message primitif juif par des éléments empruntés aux religions à mystère. — M. Hengel montre tout d'abord que les religions grecques-hellénistiques ne sauraient être à l'origine de l'évolution en question, car on n'y retrouve pas la notion de «Fils de Dieu» mourant et ressuscitant telle qu'elle est exprimée dans le Nouveau Testament. La gnose ne peut pas l'expliquer davantage car son développement lui est postérieur, et c'est au contraire elle qui en dépend. — En revanche, il est possible de trouver dans le judaïsme (Ancien Testament, apocryphes, Philon) des éléments susceptibles d'expliquer cette christologie, que ce soit le titre de «Fils de Dieu» ou le thème de la préexistence contenu dans les textes sur la Sagesse. — En fin de compte, et c'est là qu'est mise en œuvre la méthode annoncée au début, ces conceptions sont le fruit d'une évolution autonome et logique, effectuée au sein du judéo-christianisme, sur la base des idées en cours dans le judaïsme d'alors: application à Jésus du titre «Fils de Dieu», transfert sur lui des attributs de la Sagesse, et, enfin, son acclamation comme «Seigneur». Pour M. Hengel, la communauté primitive, vu ses origines religieuses et ce qu'elle affirmait de la personne de Jésus, se trouvait tout naturellement amenée à formuler cette christologie. — L'auteur termine par cet avertissement qu'une certaine démythologisation, malgré ses prétentions scientifiques, dissimule, en fait, une simplicité et un confort spirituels, et que la théologie ne peut se passer complètement du langage mythique.

Cela est vrai, en particulier, du titre « Fils de Dieu ». — Un ouvrage aux dimensions réduites et qui n'apporte certes rien de fondamentalement nouveau, mais qui s'impose par l'autorité de son auteur, et qui pose un certain nombre de vérités utiles à remettre en mémoire.

JEAN-MARC PRIEUR

HAROLD W. HOEHNER, *Herod Antipas* (Society for New Testament Studies, Monograph Series, 17), Cambridge, University Press, 1972, 437 p.

Importante monographie historique qui comble une lacune, cet ouvrage se divise en trois parties : 1) la jeunesse d'Hérode Antipas et l'accession au pouvoir ; 2) les sujets d'Hérode Antipas et leur situation sociale ; 3) les relations d'Hérode Antipas avec Jean-Baptiste, Jésus et Pilate, et la fin du règne. Cette œuvre atteste le regain d'intérêt pour les études historiques à l'intérieur des sciences bibliques. Une question : le bénéfice de l'histoire économique qui acère, aujourd'hui, le regard de l'historien, n'aurait-il pas dû se faire sentir davantage ?

FRANÇOIS BOVON

PIERRE GRELOT, *Péché originel et rédemption examinés à partir de l'épître aux Romains. Essai théologique*, Paris, Desclée, 1973, 469 p.

Enquête théologique aux confins de l'exégèse et de la systématique. Dialogue avec la psychanalyse. Incursions dans la littérature et la philosophie. Distingue entre péché originel (état natif de l'homme) et péché des origines. Préfère le langage symbolique des Ecritures aux efforts rationnels des théologiens médiévaux. Attaque les conceptions juridiques (satisfaction vicaire). Maintient l'existence d'un péché, qui, aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, précède toujours la liberté des hommes. On ne peut rien dire sur l'historialité de ce péché, mais son historicité, existentielle et symbolique, attestée par les récits bibliques, nous suffit. Lire Adam à partir du Christ et le péché à partir de la rédemption.

FRANÇOIS BOVON

GEORGE WILLIAM KNIGHT, *The Faithful Sayings in the Pastoral Letters*, Kampen, J. H. Kok N. V., 1968, 162 p.

Cette thèse de la Vrije Universiteit te Amsterdam analyse les passages des épîtres pastorales où apparaît l'expression πιστὸς ὁ λόγος (1 Tm 1, 15a ; 3, 1a ; 4, 9 ; Ti 3, 8 ; 2 Tm 2, 11a). Le mot λόγος se réfère à une sentence traditionnelle, citée par l'auteur (1 Tm 1, 15b ; 3, 1b ; 4, 8 ; Ti 3, 4-7 ; 2 Tm 2 11b-13). Ces citations ne sont pas sans relations avec le kérygme primitif mis en lumière par C. H. Dodd. Elles nous éclairent sur quelques préoccupations majeures de l'Eglise primitive (sotériologie, éthique et ministère). Luc servit peut-être de secrétaire à Paul dans la rédaction des épîtres pastorales.

FRANÇOIS BOVON

WERNER MONSELEWSKI: *Der barmherzige Samariter. Eine auslegungsgeschichtliche Untersuchung zu Lukas 10,25-37.* (Beiträge zur Geschichte der biblischen Exegese, 5). Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1967, 205 p.

ADOLF SMITMANS: *Das Weinwunder von Kana. Die Auslegung von Jo 2, 1-11 bei den Vätern und heute.* (BGBE, 6), ibid., 1966, 337 p.

KLAUS OTTE: *Das Sprachverständnis bei Philo von Alexandrien. Sprache als Mittel der Hermeneutik* (BGBE, 7). ibid., 1968, 162 p.

V. NORSKOV OLSEN: *The New Testament Logia on Divorce. A Study of their Interpretation from Erasmus to Milton.* (BGBE, 10). ibid., 1971, 161 p.

ECKHARD SCHENDEL: *Herrschaft und Unterwerfung Christi. 1 Korinther 15,24-28 in Exegese und Theologie der Väter bis zum Ausgang des 4. Jahrhunderts.* (BGBE, 12). ibid., 1971, 227 p.

ROWAN A. GREER: *The Captain of our Salvation. A Study in the Patristic Exegesis of Hebrews.* (BGBE, 15). ibid., 1973, 371 p.

Nous attirons l'attention sur quelques volumes récents de la collection "Beiträge zur Geschichte des biblischen Exegese" (premiers volumes L. Vischer sur 1 Co 6, P. Prigent sur Ap. 12, R. Smend, "L'image de Moïse" de H. Ewald à M. Noth et K. P. Köppen, sur le récit de la tentation de Jésus). – W. Monselewski montre les hésitations de l'exégèse au cours des siècles entre une exégèse christologique et une exégèse éthique de la parabole du bon samaritain. Pour contrer une interprétation christologique d'origine gnostique, les Pères ont souvent insisté sur la portée éthique de la parabole. – A Smitmans lit les "Noces de Cana" verset par verset à la lumière des Pères de l'Eglise: il découvre une interprétation centrée sur le Christ, qui se conjugue avec une certaine conception des miracles, une typologie des deux alliances et une image du mariage. Parmi les excursus, cf. "Das Weinwunder als Festgegenstand von Epiphanie" (p. 165-186) et "Das Weinwunder in den Gebeten zur Tauf- und Epiphaniawasserweihe" (p. 241-243). Pourquoi ne pas avoir tenu compte de l'iconographie et des premières représentations des "Noces de Cana" (par exemple celle de la porte de Sainte Sabine à Rome)? – L'ouvrage de K. Otte appartient à un autre genre. C'est une analyse de l'herméneutique philonienne. Elle s'appuie sur la conception que se faisait de la langue le maître alexandrin. Le principal bénéfice; apprendre qu'à la différence du Nouveau Testament, Philon a senti et pensé de manière théorique le problème du langage à l'aide d'une exégèse de la Bible, particulièrement des textes de la Genèse relatifs à Adam, créateur de langage, d'un langage qui, parce que le mot et la chose coïncident, appartient à la sphère de l'étant. Cf. aussi la longue analyse de la notion de *logos* (p. 105-118). – Le N° 10 de la collection porte sur l'exégèse que les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles (*from Erasmus to Milton*) ont donnée des sentences de Jésus sur le divorce (ainsi que sur 1 Cor 7,15). Il est intéressant de voir ici une exégèse indirecte ou à double niveau: celle d'un auteur qui, tel Erasme, lit l'Ecriture à travers les explications d'Origène. Cet humaniste sera attaqué par les défenseurs du mariage comme sacrement sous le grief de favoriser le divorce, alors qu'il voulait faire passer la charité apostolique à l'égard des conjoints malheureux avant les préceptes ecclésiastiques. – Avec la thèse de E. Schendel, nous regagnons l'époque patristique: l'exégèse

que les Pères donnent de 1 Co 15,24-28. Irénée intègre à son interprétation une conception juive non paulinienne d'un règne intermédiaire. Tertullien cite ces versets en distinguant le Père et le Fils dans son conflit avec les modalistes. Selon Novatien, le pouvoir du Christ ne cesse pas avec la soumission ultime du Fils au Père. Origène développe, à partir de ces versets, sa thèse de l'apocatastase. A son avis, la soumission du Fils appartient à l'économie du salut. Il ne faut donc pas confondre l'histoire du salut et les relations intertrinitaires qui dépassent toute restriction temporelle. Cette dernière distinction rendra service aux orthodoxes, aussi bien dans leur lutte contre les Ariens que contre les tendances monarchianistes d'un Marcel d'Ancyre. — Le N° 15 est une importante étude sur la place de l'épître aux Hébreux dans l'Eglise ancienne (place beaucoup plus grande que celle qu'elle occupe aujourd'hui dans la vie des croyants). L'auteur défend la thèse suivante : les développements théologiques ont orienté de façon décisive l'interprétation de l'épître aux Hébreux qui a donc été lue de manière très différente à Alexandrie et à Antioche. On peut s'étonner que l'importante étude de F. Overbeck : *Zur Geschichte des Kanons. Die Tradition der alten Kirche über den Hebräerbried*, Chemnitz, 1880 (reprint, Darmstadt, 1965) ait échappé à l'auteur. — Même si on a pu critiquer les histoires de l'interprétation qui, négligeant la perspective historique, entrent trop vite au service de l'exégèse actuelle, nous devons admirer l'effort de ceux qui, tel le maître de Mt 13,52, extraient du neuf et du vieux du trésor patristique.

FRANÇOIS BOVON

*Histoire  
de la  
philosophie*

ANTOINETTE VIRIEUX-REYMOND : *Pour connaître la pensée des stoïciens*. Paris, Bordas, 1976, 100 p.

Ce petit ouvrage s'ouvre sur une émouvante dédicace : "A la mémoire de mon mari qui fit preuve de tant de stoïcisme devant la souffrance...", et cet hommage personnel conduit naturellement à une remarque d'ordre général : "Lorsqu'un de nos proches fait preuve d'un grand courage... nous nous exclamons : C'est un véritable stoïcien !" On ne saurait mieux entrer en matière. — Je ne puis ici résumer ni discuter le contenu de cette initiation. Elle retient l'essentiel de la doctrine, tout en renvoyant pour la morale, plus rapidement traitée, à la monographie de Mme Rodis-Lewis (P.U.F. 1970). Quelques exemples, rarement cités, retiennent l'attention. Telle l'erreur commise par Plutarque relativement à l'inclinaison des côtés du cône (p. II), telle l'hypothèse de Chrysippe sur une des causes de la perversité humaine (les nourrices auraient le tort de réchauffer le bébé à sa naissance au lieu de le laisser se tremper d'air frais, p. 88-89). — Si la physique est traitée avec la logique, contrairement à l'habitude des anciens, c'est pour rendre plus claire la compréhension du système. — Relevons dans la conclusion quelques points : un scrupule louable éprouvé par l'auteur, qui se montre plus hésitant aujourd'hui que naguère au sujet du "nominalisme" stoïcien (p. 86), des remarques pertinentes sur le discontinu, sur le caractère biologique de la cosmologie stoïcienne, sur le recours à la mantique (le monde étant un vivant, le devin opère sur lui, comme le médecin, par la voie des pronostics); la sagesse engage l'individu, non seulement à supporter, mais encore à aller joyeusement au-devant de l'événement, à le "co-vouloir" avec Dieu. Un court choix de textes achève cet excellent "pour connaître..."

RENÉ SCHÄRER

MARIA TERESA LIMINTA: *Il problema della bellezza. Autenticità è significato dell'Ippia Maggiore di Platone.* Milan, CELUC, 1974, 152 p.

Cette étude, ornée en couverture d'une tête de l'aurige de Delphes, tend à démontrer: 1) que l'*Hippias majeur* est une œuvre authentique de Platon, conformément aux thèses soutenues par Gomperz, Raeder, Apelt, Friedländer, Soreth, Capelle, Ross, etc., et contrairement aux réserves ou refus formulés par Horneffer, Röllig, Pohlenz, Wilamowitz, Tarrant, Moreau, etc.; 2) qu'il se situe immédiatement avant les œuvres de la pleine maturité, donc après les dialogues dits socratiques; 3) qu'il pose le problème esthétique avec une autorité magistrale et constitue, en outre, une voie d'approche nécessaire à qui veut comprendre les thèses soutenues dans le *Banquet* et le *Phèdre*. Cette monographie se lit avec agrément et profit.

RENÉ SCHÄFER

FRANÇOIS BOUSQUET: *L'esprit de Plotin. L'itinéraire de l'âme vers Dieu.* Sherbrooke (Canada), Naaman, 1976, 86 p.

Ces pages retiennent la matière d'un cours professé durant deux hivers à l'université de Sherbrooke. Disciple du R.P. Jean Trouillard, l'auteur découvre dans le plotinisme une philosophie toujours actuelle de la vie, de l'intelligence et de la simplicité. Le connaisseur ne trouvera guère de lumières nouvelles dans cet exposé, mais sera sensible à l'élan de la recherche et à la justesse des formules. Notons, parmi les thèses affirmées avec le plus de force, celle du primat de l'Un relativement à l'Etre (héritée de Parménide), celle de l'omniprésence de l'âme, qui est toute chose sans cesser d'être partout sur son centre, celle de la triple "énergie" de l'homme: dieu, démon ou animal selon les niveaux d'action qu'il occupe, enfin celle de l'extase qui, sans arracher l'individu au monde sensible mais en le libérant des servitudes de l'empirisme, le fait monter, par l'intermédiaire de la sagesse, jusqu'au point suprême de la "simplicité première".

RENÉ SCHÄFER

H. FELD, *Wendelin Steinbach opera exegética quae supersunt omnia*, vol. I (Veröffentlichungen des Instituts für Europäische Geschichte, № 81), Stuttgart, Steiner, 1976, LXIII + 342 p.

Wendelin Steinbach (1454-1519), élève et ami de Gabriel Biel dont il fut l'éditeur, membre comme lui du mouvement des « Frères de la vie commune », étudiant puis professeur et plusieurs fois recteur de l'Université de Tübingen, destitué enfin en 1517 de toutes ses charges, après la fermeture des maisons des « Frères » en Wurtemberg, est un témoin typique de l'époque qui précède immédiatement la Réforme. Par ses liens avec Gabriel Biel et les « Frères de la vie commune », il se rattache à la fois au nominalisme occamiste et à la « *devotio moderna* », et l'un de ses élèves pourra dire de lui qu'il vécut la vie évangélique qu'il enseignait. Il nous est donc très précieux d'avoir pu conserver un certain nombre de ses œuvres, et tout particulièrement de ses commentaires. — M. Feld a déjà consacré sa thèse à Steinbach (*Martin Luthers und Wendelin Steinbachs Vorlesungen über den Hebräerbrief*, Wiesbaden, 1971, vol. 62 de la même collection). Avec la présente édition, il reste dans le cadre des travaux qui, depuis un certain temps, démontrent de plus en plus clairement que la Réforme n'a pas éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein, mais

qu'elle est profondément enracinée dans les générations qui l'ont précédée, et que nombre de ses thèmes ont déjà retenu l'attention de milieux tels que celui auquel appartenait Wendelin Steinbach. Mentionnons ici pour mémoire que l'un des réformateurs suisses, Bullinger, a passé lui aussi par l'école de la « *devotio moderna* », lors de son séjour chez les « Frères de la vie commune » d'Emmerich (on consultera à ce sujet la contribution de H.G. vom Berg à l'ouvrage collectif consacré à Heinrich Bullinger, 1504-1575, *Zürcher Beiträge zur Reformationsgeschichte* Nr. 7, p. 1-12). — C'est à juste titre que M. Feld peut se réclamer des trois savants à la mémoire desquels il dédie son livre : Hans Rückert, Wolfgang Schadewaldt et Joseph Lortz. Son édition allie en effet à l'attention minutieuse et à l'érudition qu'il applique à l'histoire de la Réforme et l'exégèse un beau métier philologique. Sa grande introduction (pp. XI-LXIII) comprend une biographie résumée de Steinbach (pour plus de détails, on est renvoyé à l'ouvrage sur les Hébreux, cité ci-dessus), la liste de ses œuvres avec description par le menu de celles qui nous sont parvenues : le présent commentaire de l'épître aux Galates, celui des Hébreux, un supplément au commentaire sur les *Sentences* de Pierre Lombard, de Biel, quelques discours académiques et quelques sermons, et de nombreuses éditions de textes, notamment celles de son maître. Notons ici que Steinbach n'a pas publié lui-même ses propres ouvrages, et que la plupart sont restés inédits. — Après la description du seul manuscrit, autographe, qui nous soit parvenu de ce commentaire (M c 256, Bibl. de l'Université de Tübingen), M. Feld expose les principes qui l'ont guidé pour l'établissement du texte. Il donne deux apparats, l'un critique contenant les ratures, ajoutes marginales et autres témoins des étapes du travail, l'autre réservé au dépistage des sources, et principalement aux sources patristiques. C'est là une recherche sur laquelle il y a lieu d'insister : il est bien clair en effet qu'elle contribue grandement à compléter le portrait théologique et littéraire de l'auteur. La bibliographie est regroupée en trois sections : sources, travaux et éditions utilisées des sources patristiques (éditions anciennes chaque fois que cela est d'importance pour établir la provenance des leçons utilisées, sinon, les éditions modernes). — Le texte de Steinbach s'articule en 37 *lectiones* qui commentent des portions de l'épître de longueur variable. Interrompant le fil du commentaire par trois fois, des excursus théologiques traitent les questions surgies en cours de route (*dubia*). Ainsi, à la fin du ch. 1, se placent quatre *dubia* consacrés à la légitimité du ministère de l'Apôtre (*lect. 3-6*). Au cours du ch. 2 (*lect. 8*), il est question de la circoncision des païens ; enfin, les *lect. 15-17* du ch. 3 s'étendent sur des questions relatives à la foi (la foi d'Abraham, la foi qui opère des miracles, la foi et l'Esprit). A la fin de son commentaire, Steinbach avait placé un index détaillé et un répertoire alphabétique des noms de personnes et de notions, qui figurent également dans la présente édition. — Tous ceux, de plus en plus nombreux, qui se penchent sur l'histoire de l'exégèse comme l'une des sources encore relativement peu exploitées jusqu'ici des études sur la Réforme, apprendront avec plaisir que ce volume sera suivi d'autres. On souhaite que M. Feld puisse bientôt les publier, contribuant ainsi à compléter l'image que nous avons de cette époque de « gestation ».

Claire Chimelli

FRANCO CHIEREGHIN : *Implicazioni etiche della storiografia filosofica di Platone* (Ethos, 4). Padoue, Liviana, 1976, 134 p.

Comment lire Platon pour vraiment le comprendre ? Un esprit de vérité se cache-t-il sous la lettre des *Dialogues*, ou le texte n'est-il, comme l'affirme le philosophe lui-même, qu'un fils mort de la pensée, incapable de se défendre par lui-même, sinon en ressassant les mêmes réponses ? Telle est la question initiale. L'auteur conclut au

cours d'un bref examen que le passage du discours écrit au sens est possible, à condition de respecter les différences de niveau et de distance marquées par Platon. — Quelques pages, fort justes à notre avis, signalent la parenté d'esprit qui relie Platon à Kant sous le rapport de la méthode. — Un examen du *Théétète* et du *Sophiste* conduit à montrer qu'une "vision de la totalité", toujours ressentie comme insuffisante, demeure sous-jacente aux moindres expériences concrètes vécues par le philosophe, et qu'elle constitue le seul point de référence valable à toute action politique et sociale digne de ce nom.

RENÉ SCHÄFER

JOSEPH MOREAU: *Jean-Jacques Rousseau* (Les grands penseurs). Paris, PUF, 1973, 190 p.

Présenter la vie et la pensée de Rousseau d'une manière qui soit à la fois nouvelle et accessible à tous, qui embrasse l'ensemble de l'œuvre en provoquant le désir d'y entrer, cette entreprise difficile, l'auteur l'a brillamment réussie. Dès les premières pages, Jean-Jacques nous apparaît dans ce qu'il eut d'original et d'universel, comme un "aventurier" désireux de prendre par le biais de l'écriture "une revanche sur sa vie manquée". Nous ne saurions ici résumer ces pages qui, d'une plume alerte, courent à l'essentiel, montrent en "l'homme de la nature", non l'homme des origines mais l'homme de toujours dans la mesure où la vie raisonnable en commun signifie pour lui le risque d'une déchéance ou l'avènement d'une rédemption. Des remarques excellentes sur le sentiment religieux, la liberté, l'immortalité, le droit naturel, le gouvernement. Les présentations de Rousseau abondent, je n'en connais pas de meilleure. — En *Appendice*, le fragment d'une lettre assez extraordinaire de Sénèque à Lucilius (90), qu'on croirait extraite du *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

RENÉ SCHÄFER

GIUSEPPINA SCALABRINO BORSANI, *La Filosofia Indiana* (Estratto della Storia della Filosofia diretta da Mario dal Pra, Vol. I), Milano, Casa Editrice D<sup>r</sup> Francesco Vallardi, Società Editrice Libraria, 1976, XVI + 672 p., 55 ill.

Cette volumineuse étude — son auteur préférerait l'appeler « Les grandes lignes de l'histoire de la philosophie indienne » (p. XII) — est l'œuvre d'une sanskritiste éminente qui cette fois a mis son érudition et ses forces au service d'un large public. L'ouvrage en effet n'est pas conçu pour les seuls spécialistes des études indiennes. Il s'adresse en principe à toutes les personnes cultivées pour lesquelles, au demeurant, il ne prétend être autre chose qu'un guide à travers le labyrinthe de la pensée philoso-

phique de l'Inde. Ambition modeste, qui nous semble largement dépassée. Il serait plus exact de dire que l'ouvrage de M<sup>me</sup> S.B. est une somme, la somme des connaissances que le monde contemporain a acquises sur la pensée philosophico-religieuse de l'Inde. Les principaux aspects des doctrines s'y trouvent exposés, avec assez de détails pour que l'originalité de chacune apparaisse, assez sobrement pour que le lecteur ne soit pas noyé; sans pédanterie, sans recherche d'originalité à tout prix, avec une honnêteté scrupuleuse à laquelle il faut rendre hommage. — Les 18 chapitres du livre se répartissent à l'intérieur des quatre grandes divisions d'un cadre très classique (I, Le Veda; II, Les systèmes brahma-niques et hindous; III, Les systèmes extra-brahma-niques; IV, Les penseurs de l'Inde contemporaine), chacun d'eux étant en général consacré à une seule doctrine, qui y est étudiée dans sa structure propre et son évolution historique. En accord avec le titre de la série où s'insère l'ouvrage, l'auteur insiste davantage sur l'évolution des doctrines que sur les problèmes philosophiques qu'elles posent, ce que d'aucuns pourront regretter. Par ailleurs, le désir fort louable de faire impartialément place à toutes les opinions, non seulement celles des maîtres qui ont fondé ou marqué une école, mais celles de leurs interprètes, indiens ou occidentaux, anciens ou modernes, n'est pas sans présenter quelques dangers: certaines pages paraissent un peu confuses, et des erreurs, rançons d'une information presque trop étendue, se glissent ici ou là. Le mal n'est pas grand, car le lecteur sérieux peut toujours recourir aux sources, ou aux ouvrages spécialisés mentionnés dans la riche bibliographie qui se trouve en fin de volume. Cette bibliographie (35 p. en petits caractères), fragmentée en fonction des chapitres du livre et analytique en ce qui concerne les ouvrages généraux groupés au début, témoigne d'abord de l'immense lecture de l'auteur et du soin minutieux avec lequel elle a préparé son manuel. Pour le lecteur elle est très précieuse, car il y trouvera, classées par ordre chronologique, pratiquement toutes les œuvres dignes d'intérêt qui ont été écrites dans une langue européenne par les spécialistes indiens, européens, américains et japonais à propos des doctrines exposées dans chaque chapitre, ainsi que les principales traductions des traités philosophiques fondamentaux de l'école correspondante. Un index des noms permet de retrouver dans le corps de l'ouvrage l'allusion à tel ou tel auteur. Passer de l'exposé à la bibliographie est un peu moins aisé: dans une présentation touffue comme celle qui a été imposée, l'ordre chronologique est plus gênant qu'utile; et par ailleurs, les ouvrages qui concernent plusieurs chapitres n'étant cités qu'une fois, on doit souvent se livrer à d'assez longues recherches. Nous regrettions aussi — mais là encore c'est l'éditeur qui a imposé sa loi — l'absence d'un index des notions philosophiques et des termes techniques sanskrits. — Ces petites faiblesses n'ôtent pas sa valeur à l'ouvrage. Utilisé comme son auteur le désire, c'est-à-dire comme un manuel destiné à être complété par des ouvrages spécialisés, ce peut être un excellent instrument, qui a sa place dans toutes les bibliothèques d'indianisme, et dans beaucoup d'autres. Il est de surcroît servi par une excellente typographie, et de remarquables illustrations ajoutent à son attrait.

HÉLÈNE BRUNNER

*Philosophie contemporaine*

*Hegel et Marx: la politique et le réel*, Centre de recherche et de documentation sur Hegel et Marx, Equipe de recherche associée au C.N.R.S., sous la direction de J. D'Hondt, Poitiers, 1971, 120 p.

Le C.R.D.H.M. organise depuis plusieurs années des journées d'études portant chaque fois sur un sujet propre. Dans le meilleur des cas, les conférences donnent lieu à une publication; ainsi celles de mars 1970 qui portaient sur *Hegel et la politique*

et *le marxisme européen*. Claude BRUAIRE (*Etat hégélien et société sans classe*), Solange MERCIER-JOSA (*Genèse et destin de la dialectique du maître et de l'esclave*), Claude ORSONI (*L'idéologie chez Karl Korsch*) et Jacques D'HONDT (*L'histoire et les utopistes selon Hegel et Marx*) prirent la parole. Nous retiendrons pour cette présentation la communication de Pierre METHAIS: *Remarques sur l'Idéologie allemande et le point de vue empirique*. L'auteur commence par définir le concept d'idéologie: «couverture qui permet de masquer aux consciences une contradiction réelle». L'idéologie n'est pas vraie, mais elle n'est pas fausse non plus. Elle est «du côté de la particularité, parce que traduisant un mode d'activité borné» (p. 78). De plus, «pour fonctionner dans sa particularité, l'idéologie doit se donner pour universelle, vérité de tous, valable pour tous» (ibid.). Il ne suffit pas de le savoir et de le dénoncer, car le passage du particulier à l'universel doit être un passage historique concret, qui nécessite des conditions empiriques favorables. Ces dernières toutefois se combinent avec les déterminations de la conscience, qui jouent également leur rôle dans le procès de l'histoire; il serait donc erroné de penser, comme le laisse croire une certaine lecture de l'*Idéologie allemande*, que la critique des idéologies nous ramène tout bonnement à l'empirique. «Pour que les conditions empiriques d'une universalité encore négative dans ses effets la retournent en positivité, il faut qu'apparaisse, avec le prolétariat, la volonté d'un renversement révolutionnaire. Cette volonté, telle qu'elle se manifeste à un moment donné du processus historique, moment articulé sur la mondialisation de ses conditions qui lui garantit une portée universelle, est elle-même un produit de ce processus. Mais, en tant que volonté, elle est irréductible à un mécanisme. Elle implique nécessairement la prise de conscience d'une contradiction fondamentale vécue par les hommes» (p. 82). Il y a donc une exigence de la conscience au nom de laquelle une situation réelle peut motiver une volonté; c'est là le point central de l'humanisme marxiste. L'histoire des rapports empiriques et celle de la conscience devraient converger. Le point de rencontre, Marx le voyait dans le prolétariat, simultanément classe économique et volonté révolutionnaire. Mais cette définition du prolétariat n'est pas garantie contre un démenti empirique, elle peut n'être qu'un pari que le marxisme invite à tenir historiquement. Pour cela il faut que soit dépassé le pessimisme de l'analyse empirique et l'optimisme de la certitude révolutionnaire. Cette tension est centrale et tout humanisme authentique se doit de la reconnaître. La pensée marxiste a parfois tendance à l'oublier, quand, au nom d'une coupure épistémologique, elle est tentée par les voies triomphantes de la démarche scientifique.

MICHEL SCHAFFTER

*La logique de Marx*, publié sous la direction de J. D'Hondt, Paris, P.U.F., 1974, 133 p.

Ce petit ouvrage réunit quelques conférences entendues lors d'une journée d'études du Centre de recherche et de documentation sur Hegel et Marx de Poitiers. Le thème en était: la dialectique marxienne et sa dette envers la dialectique hégélienne. Il fut abordé par John O'NEILL (*Logique et lecture du Capital — critique de la position d'Althusser*), Michel VADÉE (*La critique de l'abstraction par Marx*), André DOZ (*Analyse de la marchandise chez Marx et théorie de la mesure chez Hegel*), François RICCI (*Structure logique du paragraphe 1 du Capital*). Nous nous pencherons sur le travail d'Eugène FLEISCHMANN: *Rapport formel et relation dialectique chez Marx*. Pour ce spécialiste de l'idéalisme allemand, «il ne fait pas de doute que Marx a énormément profité de ses études approfondies de cette logique (de Hegel) et que sa pensée perdrat une dimension essentielle à la suite du postulat d'une rupture radi-

cale d'avec Hegel» (p. 36). La logique formelle, même si elle garantit la scientificité, n'est pas celle qui convient à l'objet que Marx tente d'étudier, celui-ci exige une *logique du sens*, qui permet de comprendre les phénomènes comme éléments d'une totalité ayant une signification précise pour la conscience humaine. La contradiction du capitalisme n'est pas une contradiction logique au sens classique. C'est une contradiction relative à une certaine essence de l'homme qui définit l'humanisme marxiste. « Même une économie bien huilée peut être fondée sur une contradiction « essentielle » qui est l'exploitation des travailleurs et la lutte des classes qui en découle. Sans entrer dans une analyse de ces idées bien connues, nous pouvons y voir clairement la distinction qui s'y dégage entre *rappports formels* et *relations dialectiques*. Les premiers sont là pour expliquer la *nécessité* qui est impliquée dans le fonctionnement de l'engrenage économique. Ces rapports (que Hegel appellerait « la loi des phénomènes ») sont loin d'être négligeables ou inventés de toutes pièces, car ils fournissent le cadre strictement scientifique du processus économique. (...) De l'autre côté nous trouvons les répercussions de cette marche nécessaire de l'engrenage sur la conscience du *sujet* de ce processus qui est la classe ouvrière où, selon Marx, se joue le destin du processus économique » (pp. 54-55). « Marx s'associe ici à la conviction fondamentale de Hegel que la pensée raisonnable procède par totalités qui, en fin de compte, ne sont pas analytiques, mais possèdent un caractère synthéticos-intuitif, se référant bien plutôt à la « loi de la conscience » qu'à celle des phénomènes » (ibid.). Ceci dit, le caractère formel de la science capitaliste n'est pas pour elle un garant de vérité et de neutralité, car « cette science n'est conçue qu'en vue du maintien indéfini du système capitaliste de sorte que son caractère formel devient en même temps une idéologie » (p. 59). Le fait que la science (économique, et, au fond, humaine) ne saurait manquer d'avoir un sens dans une totalité historique permet à l'auteur de souligner la supériorité qu'a pour lui le modèle hégéliano-marxiste, seul à même de « rendre compte » de l'inertie et du mouvement de l'histoire.

MICHEL SCHAFFTER

ETIENNE SOURIAU, *La Couronne d'Herbes ; Esquisse d'une Morale sur des Bases purement esthétiques* (10/18, Collection esthétique), Paris, Union générale d'Editions, 1975, 438 p.

Qu'il soit encore possible d'écrire des ouvrages philosophiques marquants dans un langage clair, accessible au « public universel » comme au « spécialiste », ce livre le prouve. Dans un style où s'allient l'élégance et la rigueur, il pose en effet des problèmes qui touchent chacun de nos contemporains, et il s'efforce de mettre toutes les ressources de la pensée la plus cultivée et la plus originale au service des questions les plus communes de la vie. — En effet, le projet explicite de cette œuvre est de proposer une morale qui ne reconnaîsse pas d'autres fondements qu'esthétiques et qui puisse donc s'ériger au milieu des ruines des valeurs traditionnelles sans subir leur ébranlement. En fait, il me semble qu'on peut suivre deux fils principaux à travers ce texte : l'un menant à la constitution d'une science esthétique de la morale et l'autre à la fondation d'une morale esthétique relevant d'une poétique du sublime. Mais peut-être l'entrelacs est-il ici aussi important que les fils dont il est formé et, quoiqu'il puisse peut-être prêter parfois à confusion, il se justifie par la très forte implication des deux thèmes. — L'appartenance de la morale à l'esthétique se déduit de la valeur « morale » de l'art lui-même qu'Etienne Souriau définit non pas comme une tentative d'incarner une beauté idéale préexistante, mais comme l'activité instauratrice par excellence, qui est aussi le modèle de toute action. Car l'œuvre d'art est essentiellement dyna-

mique : elle demande à être inventée et créée, et, par l'admiration qu'elle suscite, elle incite de nouveau à l'instauration. Ce mouvement vers l'œuvre s'explique par le besoin de justification de la vie qui cherche à s'assouvir en tendant vers l'être qui se suffit à lui-même et jette l'éclat justificateur. Or, cet être autonome, cette perfection, l'artiste doit l'inventer et la créer, car elle n'existe pas antérieurement au chef-d'œuvre. — On voit donc que, pour l'homme contemporain qui ne peut plus croire à la préexistence des valeurs, une morale de l'instauration, une morale esthétique donc, s'impose. Non pas qu'on puisse lui demander de nous montrer le chemin à suivre, mais parce qu'il lui appartient au contraire de nous indiquer la tâche de l'ouvrir. — D'ailleurs cette absence de garantie préliminaire dans laquelle cherche et crée l'artiste n'est pas du tout le vide absolu livré à l'arbitraire d'une liberté d'indifférence, car l'œuvre n'existe que dans la matière, qu'il a fallu travailler pour la réaliser. L'instauration ne peut donc s'accomplir qu'à l'intérieur d'un conditionnement précis qu'il appartient justement à l'esthétique de définir. Et c'est aussi sur la base de ces lois qui déterminent les conditions de toute instauration que doit être établie la morale esthétique. — E. Souriau cherche donc dans son livre quel est ce terrain sur lequel pourra se développer librement l'activité instauratrice aussi bien au niveau de l'individu que des relations sociales et de l'action collective. — Mais c'est aussi à une instauration qu'il nous convie, pour défricher cette terre des hommes libres : il nous propose d'opter pour la vie sublime et de faire dominer partout le sublime, la prise de responsabilité héroïque, sur les mièvreries d'un esthétisme de dandys pâlots, dont le héraut fut Oscar Wilde. Car c'est la morale de ce dernier seule qu'atteignent les objections lancées contre la création d'une morale esthétique, qui, en vérité, s'en démarque absolument. — Qu'il cherche à définir la valeur esthétique de divers sentiments, ou la capacité instauratrice de l'imagination ou de la rêverie, qu'il analyse et réfute des préjugés moraux, qu'il propose des modèles pour les relations interhumaines, qu'il délimite la fonction du chef, qu'il définisse les différents types de beauté appartenant aux groupes sociaux, qu'il plaide pour une société instaurative, ou suggère l'idéal de l'Homme des Derniers Jours, à la fois artiste et chef-d'œuvre accomplis, Etienne Souriau fait preuve de cette originalité de pensée qui ne se limite pas à ouvrir de nouvelles perspectives, mais sait s'affirmer dans l'indépendance à l'égard des modes. — Le titre du livre désigne la couronne d'herbes que les Romains offraient aux héros qui délivraient une ville assiégée. Et c'est, d'un même mouvement, à la reconnaissance de notre situation obsidionale et à l'instauration libératrice que nous appelle cette *Couronne d'Herbes* d'E. Souriau. J'aimerais pouvoir dire avec lui : « Il n'y a pas de vie humaine dans laquelle, avec un peu de lucidité, on ne puisse discerner les éléments de la vie sublime. » Et je voudrais pouvoir poursuivre avec Descartes : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée... ».

GILBERT BOSS

PAULE LEVERT, *Il n'y a pas de problème de l'existence de Dieu* (Présence et Pensée), Paris, Aubier-Montaigne, 1976, 174 p.

L'auteur combat la thèse selon laquelle l'existence de Dieu peut être l'objet d'une preuve. A ses yeux, les conditions objectives du problème de l'existence de Dieu ne sont pas remplies, car les termes de ce problème ne peuvent être clairement pensés. L'existence, qui est indéfinissable, ne se rencontre pas sur le plan idéal du raisonnement, mais bien dans l'expérience contingente. M<sup>me</sup> Levert pose ainsi une série de questions auxquelles elle répond de façon négative : y a-t-il un

problème de la réalité des choses ? Y a-t-il un problème de mon existence, de l'existence d'autrui, de l'existence de Dieu ? Le problème de la réalité des choses se ramène à l'analyse de l'expérience que nous en faisons et à l'étude des procédures par lesquelles nous tentons d'éviter l'erreur ou l'illusion. L'existence d'autrui n'est pas donnée non plus dans une preuve : on la trouve dans la rencontre, la communication, le témoignage. A son tour, l'existence de Dieu ne relève pas de la spéculation. En critiquant les attributs spéculatifs, comme la puissance et la causalité, l'auteur, qui a refusé la preuve ontologique, écarte aussi les démonstrations qui prennent appui sur la nature. Entre la nature et Dieu, il y a antinomie plutôt qu'harmonie : aucun passage spéculatif à l'existence de Dieu de ce côté-là non plus. En évoquant pour finir les doctrines de Lagneau et de Nabert — on sait qu'elle a publié un important volume d'inédits de Nabert —, M<sup>me</sup> Levert s'inscrit vigoureusement dans la tradition qui oppose nature et intelligibilité scientifique d'une part, liberté et justification d'autre part. Les seuls attributs de Dieu sont ceux qui procèdent non pas de la spéculation, mais de «la réflexion sur les affirmations de la conscience religieuse et ses implications». «La conscience religieuse n'accepte pas que l'ordre naturel, l'ordre de la science soient le dernier mot de l'existence» (p. 135). Ainsi s'affirme dans ce livre une intention religieuse et philosophique très pure. Mais on peut se demander si M<sup>me</sup> Levert rend justice aux «théologiens-métaphysiciens» : chez quels auteurs se rencontre vraiment le «Dieu-objet» qu'elle stigmatise ? Est-il vraiment «de toute évidence» que «les prédicats d'ordre intellectuel, tels que l'infinité, la nécessité, la puissance» sont «étrangers à la compréhension du divin» ? Ces prédicats ont peut-être aussi, chez certains auteurs, une résonance, une dimension, une signification religieuses. S'ensuit-il que ces auteurs confondent l'ordre de la science et celui de la religion ? Ils conçoivent probablement une autre sorte de science que celle qui est incompatible avec la religion. Ces questions ne font que souligner l'intérêt du livre de M<sup>me</sup> Levert. Il soulève des problèmes de première importance et leur donne une solution ferme qui mériterait d'être étudiée plus complètement qu'on ne l'a fait ici.

FERNAND BRUNNER.

J. CHATILLON, P. COLIN, D. DUBARLE, H. FAES, J. GREISCH, P.-J. LABARRIÈRE,  
B. QUELQUEJEU, *Le Pouvoir* (Philosophie, Institut Catholique de Paris).  
Paris, Editions Beauchesne, 1978, 277 p.

Parmi des contributions souvent sans très grande originalité philosophique, distinguons, outre une interprétation du concept de pouvoir chez Marx par H. Faes (*Pouvoir politique et forces productives*), une étude intéressante de J.-P. Labarrière (*La rationalité du pouvoir, ou comment gérer l'héritage hégélien*) qui cherche à montrer comment la philosophie politique de Hegel peut être une source d'inspiration encore actuelle.

GILBERT BOSS

MICHEL CLÉVENOT: *Approches matérialistes de la Bible*. Paris, Le Cerf, 1976, 174 p.

L'auteur reprend la démarche de son ami F. Belo tout en laissant de côté les hypothèses structuralistes et psychanalytiques et en étendant la méthode à l'ensemble de la Bible (notamment à l'Ancien Testament). Dans sa préface, le directeur des éditions du Cerf, F. Refoulé, met en garde contre certains présupposés idéologiques du matérialisme engelian et se demande si le spécifique chrétien se limite à la "pratique de Jésus".

LESLIE W. BARNARD: *Athenagoras. A study in second century Christian apologetic*. Paris, Beauchesne, 1972, 198 p. (Théologie Historique, 18).

L'auteur, l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature apologétique du II<sup>e</sup> siècle, propose ici une étude synthétique et souvent originale sur un Apologète un peu méconnu: Athénagore. Il souligne chez ce théologien une finesse d'expression et de pensée qui tranche nettement avec le ton d'un Tatien. L'une des particularités d'Athénagore est assurément son insistance sur le témoignage moral rendu par les chrétiens. En cela, il est peut-être, de tous les Pères apologètes, celui qui a le mieux saisi ce qui constituait la force véritable du christianisme naissant. — Cette étude est désormais l'ouvrage de base pour la connaissance d'Athénagore.

TON H. C. VAN EIJK: *La résurrection des morts chez les Pères apostoliques*. Paris, Beauchesne, 1974, 206 p. (Théologie Historique, 25).

La croyance en la résurrection des morts est étudiée dans la *Didachè*, l'*Epître de Barnabé*, dans les deux *Lettres* de Clément, le *Pasteur* d'Hermas, les *Lettres* d'Ignace, la *Lettre aux Philippiens* de Polycarpe, chez Papias et dans le millénarisme. Mais cet ouvrage n'est nullement une juxtaposition d'études sommaires. Celles-ci sont tout au contraire fort approfondies et elles formulent des jugements toujours intelligents et souvent originaux (nous pensons en particulier aux études relatives à Ignace et au millénarisme). De surcroît elles sont reprises dans une synthèse où l'auteur montre l'ampleur du débat qui s'est engagé dès le début du II<sup>e</sup> siècle autour de la résurrection, et, au-delà d'elle, autour de l'eschatologie. — Excellent ouvrage qui a un sens aigu de la problématique et qui se lit avec un intérêt constant.

J. G. LESSING: *Défense de la Réforme de Luther contre maints préjugés des novateurs*, réédition avec introduction, traduction, notes et notices biographiques par Georges Pons. Rouen, Lecerf, 1966, 199 p.

Georges Pons s'est imposé à l'attention par son importante thèse sur *Gotthold Ephraïm Lessing et le Christianisme* (Paris, Didier, 1964). Voici sa thèse annexe. Excellente idée de mettre entre nos mains le principal ouvrage du père de Gotthold Ephraïm. J. G. Lessing qui, contrairement à son fils, était un partisan convaincu de de l'orthodoxie luthérienne.

GEORG SCHWAIGER (éd.): *Kirche und Theologie im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1975, 206 + 71 p.

Volume collectif du groupe "Katholische Theologie", du centre de recherches sur le XIX<sup>e</sup> siècle de la fondation Fritz Thyssen. Trois parties : a) situation de l'Eglise et de la théologie catholiques allemandes après l'effondrement de l'ancien régime ; b) la situation au milieu du siècle ; c) le débat des théologiens et philosophes catholiques (Staudenmaier, Sengler, Kleutgnes) avec Hegel. Un volume utile pour bien situer la théologie catholique allemande au siècle dernier. A noter une annexe importante : le répertoire de l'œuvre imprimée de J. A. Möhler.

JEAN LADRIÈRE: *La science, le monde et la foi*, Tournai, Casterman, 1972, 225 p.

Recueil d'articles publiés dans des revues ou ouvrages collectifs entre 1954 et 1971. L'auteur s'adonne à une réflexion qui entend tenir compte à la fois des caractéristiques les plus contemporaines de la mentalité technicienne, et du renouvellement de la foi catholique à la suite de Vatican II.

PIERRE HÉGY: *L'autorité dans le catholicisme contemporain, du Syllabus à Vatican II*. Paris, Beauchesne, 1975, 297 p.

Thèse principale de l'ouvrage : "Vatican II a fait passer la théologie d'une problématique essentialiste d'inspiration néo-scolastique à une problématique des signes des temps" (p. 11), ce qui revient à réviser fondamentalement le problème catholique de l'autorité. Dominée par certaines idées de Michel Foucault, cette thèse de 3<sup>e</sup> cycle vise à dégager un nouveau catholicisme, encore incompris, des textes de Vatican II. Mais le tout est encore bien hâtif et manque de maturité.

FRITZ BURI: *Zur Theologie der Verantwortung*, édité par Günther Hauff. Bern, Haupt, 1971, 403 p.

Recueil d'articles et de prédications. Trois parties : 1. articles sur des penseurs contemporains ; 2. articles de réflexion théologique ; 3. prédications. On est heureux de retrouver là des textes trop épars pour être facilement accessibles, en particulier sur Schweitzer et sur Bultmann. A noter : une bibliographie complète des œuvres et articles de F. Buri.

*Konturen heutiger Theologie*. GOTTFRIED BITTER et GABRIELE MILLER éd., München, Kösel, 1976, 328 p.

On a réuni ici des travaux préliminaires devant permettre, ultérieurement, l'élaboration d'un "nouveau livre de la foi" ou catéchisme d'adulte. Textes de différents théologiens connus (H. Fries, W. Kasper, etc.) sur les grands thèmes de la théologie.

J. BENNET: *Kant's Dialectic*, Londres, Cambridge University Press, 1974, 291 p.

Ce livre est un commentaire, dans l'ambiance intellectuelle de la philosophie anglo-saxonne (analytique), de la partie de la Critique de la raison pure intitulée "Dialectique de la raison pure". Il n'échappe pas à la critique formulée contre un livre précédent d'être "plus intéressé en ce que Kant aurait dû penser qu'en ce qu'il a effectivement pensé". Mais, s'efforçant de projeter Kant sur l'arrière-fond du cartesianisme et du leibnizianisme, plutôt que sur celui des immédiats prédecesseurs qui sont peut-être plus directement importants, l'auteur parvient à nous sensibiliser à des aspects de la dialectique négative kantienne qu'un auteur européen aurait sans doute tendance à négliger par trop.

HEGEL: *Science de la Logique*. Premier tome - deuxième livre. La doctrine de l'essence. Traduction, présentation et notes par P.-J. Labarrière et Gwendoline Jarczyk. Paris, Aubier-Montaigne, 1976, XXXII +355 p. (Bibliothèque Philosophique).

A la différence du volume précédent (*l'Etre*, paru en 1972), celui-ci renoue avec le texte reçu de la Grande Logique. La doctrine de l'essence a paru en 1813 et n'a pas été modifiée par la suite. — La présentation précise les choix très stricts dans la traduction et prend acte des critiques adressées à *l'Etre*. La traduction d'*Aufhebung* par "sursomption" est maintenue. — A force d'être rigoureux, le texte proposé permet-il de comprendre une pensée décidément ardue, sans que s'impose le recours à l'original? Glossaires et index heureusement pallient à cette difficulté presque insurmontable.

PETER J. McCORMICK: *Heidegger and the Language of the World. An Argumentative Reading of the Later Heidegger's Meditations on Language* (Collection Philosophica), Ottawa, University of Ottawa Press, 1976, 210 p.

Est-il possible de voir clair dans la théorie heideggerienne du langage et de l'exposer clairement? Et sinon, quelles sont les raisons internes à cette philosophie qui s'opposent à une telle clarification? Telles sont les questions qui guident l'auteur dans son commentaire de *Unterwegs zur Sprache* et dans sa comparaison de Heidegger avec Wittgenstein et les analytiens anglo-saxons.

R. BOSSARD: *Traumpychologie*, Olten et Fribourg en B., Walter Vg. 1976, 265 p.

Une mise à jour, en seconde édition, d'un livre antérieur paru il y a vingt-cinq ans. On y trouvera, en plus d'une bibliographie choisie en fonction des lecteurs allemands, avec renvoi aux revues plus complètes récentes, des indications sur le sommeil, sur l'activité mentale au cours du sommeil, sur les différences entre la conscience vigile et celle du rêve, sur la structure de cette dernière, sur les fonctions de la conscience dans le rêve, la psychologie comparative et différentielle du rêve, et enfin sur l'interprétation des rêves.

M. SCHELER: *Späte Schriften*, Berne, Francke, 1976, 384 p.

Ce neuvième volume des œuvres complètes de Max Scheler reprend des textes déjà partiellement connus, comme "La place de l'homme dans le cosmos", "L'anthropologie philosophique" et l'essai sur l'idéalisme et le réalisme, ici complété par divers extraits des manuscrits. On peut désormais prendre toute la mesure de Max Scheler, dont l'importance va grandir à mesure que s'efface la mode heideggerienne.

*Max Scheler im Gegenwartsgeschehen der Philosophie*, hrsg. von Paul Good, Berne et Munich, Francke, 1975, 288 p.

Une vingtaine d'essais plus ou moins étendus portant sur la personne, la contribution à la phénoménologie et à l'anthropologie (philosophique) et sur quelques points particuliers (comme la sociologie du savoir ou la réflexion sur la guerre et la paix) illustrent le gain d'actualité de la pensée de Scheler, systématique dans sa démarche, constamment ouverte à nouveau par son progrès même, et proprement existentielle dans le sens qu'elle-même ne peut se définir autrement que par ce progrès et cette ouverture. On notera surtout la contribution de l'éditeur du volume, Paul Good, sur "langage et intuition", et la prétention de la phénoménologie à parvenir à une connaissance a-symbolique.

GUZZONI GIORGIO: *Denken und Metaphysik*. Bern, Francke, 1977, 117 p.

Cette étude présente une réflexion sur l'essence de la négation de la métaphysique: Comment comprendre le refus de la métaphysique comme un retour à quelque chose de plus originale? Est-il vrai que l'attitude métaphysique peut être une aversion de quelque chose de plus fondamental? L'auteur tente une réponse à ces questions graves en re-pensant l'essence de la *physis*, de l'apparaître et de l'histoire. Dans la dernière partie il donne une interprétation de la volonté de puissance nietzschéenne et aboutit à cette interrogation: Comment comprendre que le vouloir-fonder semble empêcher l'homme d'endurer ce qui est sans fondement?

S. BRETON, D. DUBARLE, Y. LEDURE, J. MARELLO, X. TILLIETTE, J. TROUILLARD: *Manifestation et révélation*. Paris, Beauchesne, 1976, 251 p. (Philosophie).

Fruit d'un travail interdisciplinaire à l'Institut catholique de Paris, cet ouvrage tend à clarifier le concept de révélation; sont examinés ses rapports avec la théophanie (J. Trouillard (sur Jean Scot Erigène), S. Breton), avec la création (J. Marello) et plus largement avec la manifestation (S. Breton, D. Dubarle (130 pages sur la philosophie de la religion de Hegel), X. Tilliette (intéressantes remarques sur le "chef-d'œuvre inconnu" de M. Henry: *L'essence de la manifestation*). Y. Ledure reprend la question à la lumière de la critique nietzschéenne.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1. SCIENCES BIBLIQUES

T. L. Thompson: <i>The Historicity of the Patriarchal Narratives</i> (A. de Pury) . . . . .	199
<i>A complete Concordance to Flavius Josephus</i> (F. Bovon) . . . . .	201
M. Hengel: <i>Der Sohn Gottes</i> (J.-M. Prieur) . . . . .	201
H. W. Hoehner: <i>Herod Antipas</i> (F. Bovon) . . . . .	202
P. Grelot: <i>Péché originel et rédemption</i> (F. Bovon) . . . . .	202
G. W. Knight: <i>The Faithful Sayings in the Pastoral Letters</i> (F. Bovon) . . . . .	202
W. Monselewski: <i>Der barmherzige Samariter</i> (F. Bovon) . . . . .	203
A. Smitmans: <i>Das Weinwunder von Kana</i> (F. Bovon) . . . . .	203
K. Otte: <i>Das Sprachverständnis bei Philo von Alexandrien</i> (F. Bovon) . . . . .	203
V. Norskov Olsen: <i>The New Testament Logia on Divorce</i> (F. Bovon) . . . . .	203
E. Schendel: <i>Herrschaft und Unterwerfung Christi</i> (F. Bovon) . . . . .	203
R. A. Greer: <i>The Captain of our Salvation</i> (F. Bovon) . . . . .	203

### 2. HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

A. Virieux-Reymond: <i>Pour connaître la pensée des stoïciens</i> (R. Schaefer) . . . . .	204
M. T. Liminta: <i>Il problema della bellezza</i> (R. Schaefer) . . . . .	205
F. Bousquet: <i>L'esprit de Plotin</i> (R. Schaefer) . . . . .	205
H. Feld: <i>Wendelin Steinbach opera exegética quae supersunt omnia</i> (C. Chimmeli) . . . . .	205
F. Chiereghin: <i>Implicazioni etiche della storiografia filosofica di Platone</i> (R. Schaefer) . . . . .	206
J. Moreau: <i>Jean-Jacques Rousseau</i> (R. Schaefer) . . . . .	207
G. Scalabrino Borsani: <i>La Filosofia Indiana</i> (H. Brunner) . . . . .	207

### 3. PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Hegel et Marx: <i>La politique et le réel</i> (M. Schaffter) . . . . .	208
<i>La logique de Marx</i> (M. Schaffter) . . . . .	209
E. Souriau: <i>La Couronne d'Herbes</i> (G. Boss) . . . . .	210
P. Levert: <i>Il n'y a pas de problème de l'existence de Dieu</i> (F. Brunner) . . . . .	211
J. Chatillon, etc.: <i>Le Pouvoir</i> (G. Boss) . . . . .	212
Notules . . . . .	213

---

Ont collaboré à ce numéro 1979-II:

Peter Kemp, Nørrevaenget, 63, DK-3500 Lille Væløse

Michel Bouttier, Institut protestant de théologie, 13, rue Louis-Perrier, F-34000  
Montpellier

Jean-Luc Blondel, Les Chênes, 1905 Lutry

Irena Backus, Institut de la Réformation, Bibliothèque universitaire, 1211 Genève 4.

Alfred Dufour, 8, av. des Amazones, 1224 Chênes-Bougeries, Genève

Marc Balmès, rue de la Glâne 113, 1752 Villars-sur-Glâne

André Verdan, Campagne Levade, 1800 Vevey

Françoise Caujolle-Zaslawsky, 7, rue Lhomond, F-75005 Paris

Robert Martin Achard, 106, route de Ferney, 1202 Genève

---